BULLETIN ŒCUMENIQUE


N° 4 / MAI 1991
PARAIT 8 FOIS PAR AN



Minorités

Le Musée International de la Croix-Rouge à Genève mérite la visite. Il nous rappelle ou nous assène quelques vérités qui peuvent mettre en relief l'actualité.

Si la première guerre mondiale a fait 5 millions de morts, les épidémies qui l'ont suivie en ont provoqué quatre fois plus... A l'heure où la famine en Afrique est le fruit, même parfois délibéré, d'une stratégie guerrière (Angola, Libéria, Mozambique, Ethiopie, Soudan, Somalie) et où la fuite des populations menacées se fait jusque chez nous, on se rappellera que les victimes les plus nombreuses ne sont pas nécessairement le fait direct des armes.

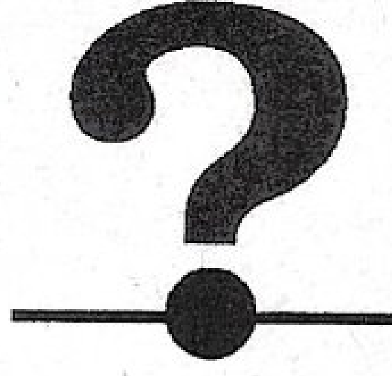
Mais une image de mon enfance a reçu dans ce musée un éclairage particulier et douloureux. La paroi interne du bâtiment présente une succession de tableaux chronologiques annuels, depuis la création de la Croix-Rouge (1863) à nos jours. Sur ces tableaux sont consignés diverses informations significatives, notamment l'énumération des conflits qui ont causé au moins 10000 victimes. Sur le premier tableau on lit: «1863, Conquête de l'Ouest». En un éclair se sont téléscopées ainsi l'image de mon partenaire/adversaire peau-rouge de jeux d'enfants avec celle de victimes d'une guerre de conquête stigmatisée par la Croix-Rouge. Et les tableaux de se succéder: «1864, Conquête de l'Ouest», «1865, Conquête de l'Ouest», «1866, Conquête de l'Ouest»... et ainsi de suite pendant 17 tableaux!

Celui de 1880 étant le dernier qui mentionne la Conquête de l'Ouest. Il est vrai que le massacre de Wounded Knee en 1880 n'a fauché à la mitrailleuse qu'une population de 300 personnes, femmes et enfants compris.

Ces données ont de quoi nourrir notre réflexion sur toutes sortes de questions. En particulier sur le fait que la civilisation occidentale s'est construite, rien qu'aux U.S.A., aux dépens du génocide des Indiens (dont le nom même est une confusion de notre culture) et de l'importation de dizaines de millions d'esclaves africains. Sommes-nous plus mauvais que les autres, nous les civilisés? Je n'en débattrai pas ici, pour me limiter à l'interrogation: où sont les minorités «oubliées» d'aujourd'hui?

L'économiste indien de Harward, A. Sen, né à Dacca, nous apprend que dans le quartier noir de Harlem, les hommes ont moins de chance d'atteindre l'âge de 40 ans que ceux d'un Bengladesh affamé. La démocratie, disait Gandhi, se mesure à la manière dont sont respectées les minorités.

Jean-Denis Renaud



La pie et la corneille

Depuis le mois de février deux pies préparent leur nid dans l'arbre qui se trouve devant la fenêtre de mon bureau.

Ceux qui disent que c'est une vertu innée pour les oiseaux, que de savoir faire un nid, qu'ils se détrompent, c'est très dur, même pour des pies débrouillardes comme les miennes.

Elles en ont utilisé des branchettes pour faire démarrer leur construction!

C'est qu'en plus elles ne prenaient pas n'importe quelle branche, non, il fallait qu'elle se trouve encore sur l'arbre, bien sèche, fine et sans trop de feuilles encore accrochées.

Et, que de problèmes de transport! Une des pies est devenue spécialiste en transport de branches trop longues. Ce n'était pas le poids qui la gênait, mais comment voulez-vous passer à travers le branchage d'un arbre avec une longue tige en travers de votre bec? Alors elle avançait par bonds, en avant et en arrière, jusqu'à trouver le passage qui lui permettrait, en tordant son cou, d'arriver sans encombre jusqu'à la fourche de son choix.

Bon, une fois qu'on est arrivé avec sa branche, il faut qu'elle tienne, n'est-ce pas?

Et bien, ce n'est pas certain!

Les deux pies traficotaient, se disputaient, se bousculaient... posaient leurs branches... et le tout s'écroulait au pied de l'arbre!

Et, elles recommençaient le même cirque. Je ne sais pas comment la base a fini par tenir (il ne faut pas oublier que c'est de la fenêtre de mon bureau que je vois tout ça, donc de temps en temps je travaille), en tout cas à la mi-mars ça avait l'air de quelque chose.

Les va-et-vient de nos deux pies devenaient incessants, on a fini par ne plus les apercevoir, tant le nid devenait profond. Elles travaillaient à l'aménagement intérieur, quand deux ombres noires se sont abattues sur elles... les corneilles!

Que venaient-elles faire dans leur nid? Ben voyons, les déloger pardi!

Le nid était presque fini, l'arbre paraissait bien placé, à quoi bon se fatiguer à construire quand on peut prendre?

La guerre dure depuis bientôt deux semaines... qui gagnera? Notre service suit intéressé et passionné la lutte des deux petites pies contre les deux méchantes corneilles. Si on pouvait intervenir on le ferait, tant nous paraît injuste le «vol» de ce nid construit avec tant de patience et adresse.

Aujourd'hui le vent souffle très fort. Le nid balance au gré des rafales et l'arbre n'a pas encore de feuilles pour le cacher, une pie se trouve au fond, est-elle en train de pondre? Son compagnon surveille perché sur la branche de l'arbre voisin.

Une corneille passe de temps en temps pour narguer ou pour profiter de la moindre défaillance des propriétaires.

La vie est dure sur terre et dans les airs!

Vous pensiez peut-être que j'allais vous raconter une fable style La Fontaine? Non, non. Ce n'est pas ça que je voulais partager avec vous, je voulais seulement vous dire que la nature n'est pas tendre avec ses créatures. La vie des animaux nous le prouve tous les jours.

J'ai vu une émission sur les oiseaux, encore, qui montrait le nid d'une sorte de canard vivant près de l'eau et construisant son nid dans l'herbe.

Les œufs avaient éclos et on voyait les poussins réclamer à cor et à piaillement la nourriture à maman-canard. A vingt centimètres du nid un petit poussin réclamait son dû devant l'indifférence totale de la mère. Il a agonisé toute la journée au soleil essayant de revenir au nid, sans que la mère lui jette un seul regard. Celle-ci l'avait sorti du nid le trouvant sans doute trop chétif, l'éliminant ainsi de la famille. Et sans aucun sentiment ni instinct maternel!

Je crois que l'homme et la femme, créatures de la terre, ont ou doivent dépasser leurs instincts naturels qui nous incitent à la défense et à la protection à outrance; parce que Dieu nous a accordé l'intelligence et une certaine notion d'amour fraternel qui dépasse la survie de notre propre personne. Il faut quand même la cultiver cette fraternité... Peu à peu, pendant des milliers d'années, nous avons changé nos coutumes. Nous n'éliminons plus le membre improductif de notre tribu, nous lui donnons un autre rôle.

Mais pour ce qui est du reste, nous continuons à prendre ce qui est aux autres, nous persistons à croire que la seule solution à nos problèmes est de s'expliquer... les armes à la main, et nous croyons que le vainqueur (le plus fort) est toujours celui qui a raison! Et que le vaincu, en conséquence, avait tort et méritait son sort...

Nous en avons encore du chemin à faire pour sortir de l'état animal!

Régina Mustieles



Viens à la maison!

Toute sa vie
Il avait été entouré
De gens de qualité
(c'est en tout cas comme cela qu'on les nomme)
Il avait occupé
Les places de devant.

Il était celui que l'on consultait,
Il avait toujours le bon filon
Avait de la peine à se retrouver un moment seul.
Sa culture était grande,
Il avait de la conversation,
On ne s'ennuyait pas avec lui...

Puis il avait dû se replier
Se soigner pour faire face
A cette maladie qui le rongeait...
Qui l'amoindrissait,
Qui le détériorait...

Plusieurs fois il avait pensé
A la solution extrême...
Ras le bol...
Plus rien, plus personne...
Seul, invisible...
Pas question d'être vu comme ça.
Seul
Sans aucun intérêt de vie.
En finir le plus vite possible...
Dignement.

Des semaines, mois, années...
Quelques contacts privilégiés
Mais sans autres...

Et puis au plus profond du désespoir...
Un coup de fil d'un copain de passage,
Qui alerte d'autres copains
«Vous savez... je l'avais jamais revu...
Mais il faut...»

Une relation qui se renoue...
Des visites régulières
Un changement de ville...
Une proximité retrouvée...

Le bout d'existence qui reste
Reprend un sens...
A cause de la relation retrouvée
La détérioration
Prend d'autres formes...

Gilbert Zbären



La littérature africaine francophone

200 suggestions de lecture



La Déclaration de Berne, en collaboration avec la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, a crée un catalogue très intéressant sous le titre ci-dessus.

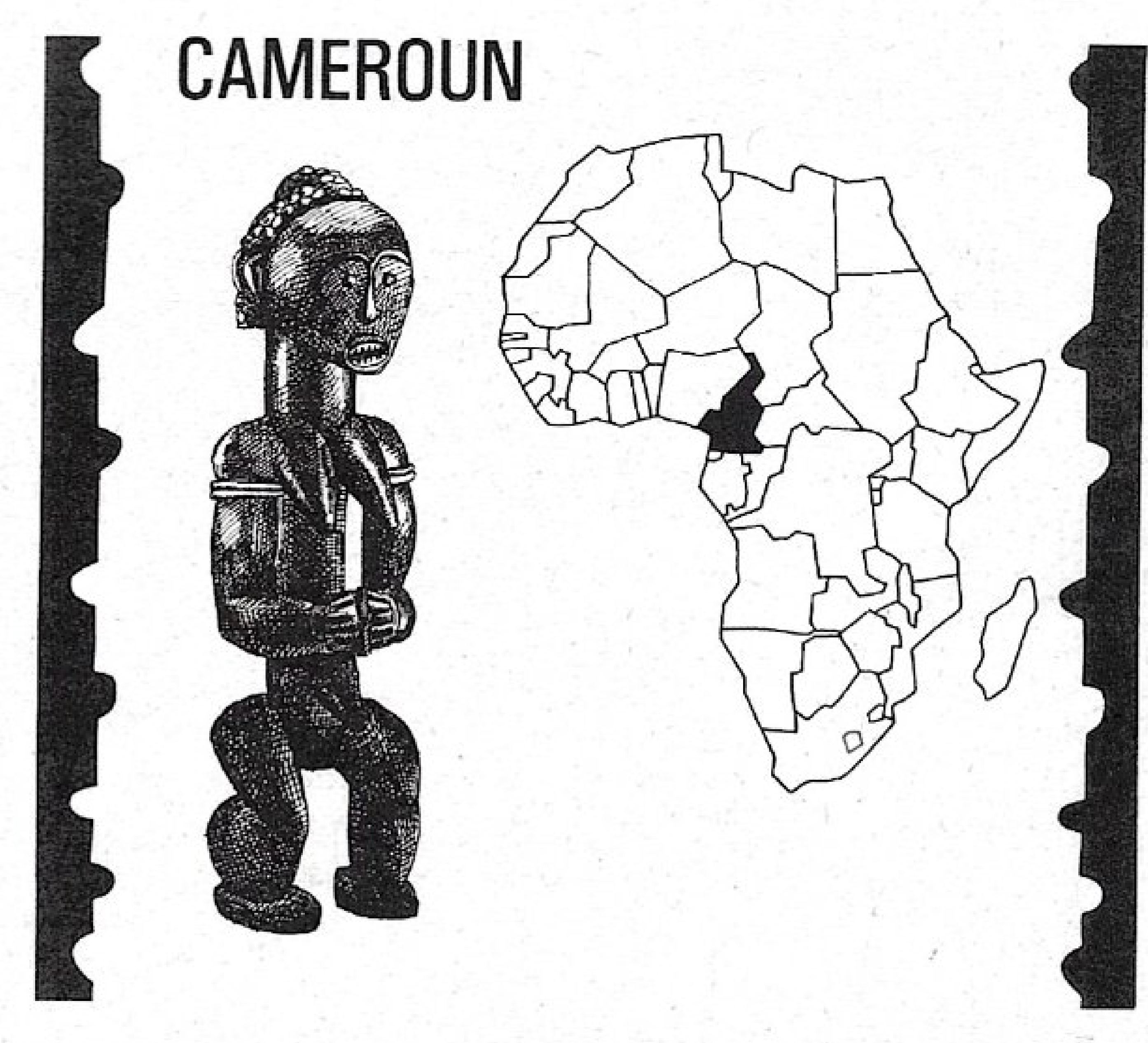
Au début du catalogue, une carte indique quels sont les pays qui possèdent une littérature francophone.

Les ouvrages mentionnés sont classés par pays de provenance, avec chaque fois un descriptif. Avant la liste des ouvrages, on trouve une carte où le pays concerné est mis en évidence.

Pour chaque ouvrage décrit, sont indiquées les cotes sous lesquelles on peut l'emprunter à la BCU/Lausanne ou dans d'autres bibliothèques du Réseau romand des bibliothèques.

Le catalogue comporte aussi un index commenté des auteurs.

Pour tout renseignement complémentaire s'adresser à la Déclaration de Berne,
cp 81, 1000 Lausanne 9, Tél. 021/24 54 17.



Almeida, Fernando d'
En attendant le verdict : poèmes

Paris : Silex, 1982. — 79 p.
LA BCU/R : RNA 2255

Recueil de 63 «Parts» de poème formant un tout. Puisant dans les origines pures de sa terre natale, le poète refuse les dogmes trop souvent répétés qui enferment les poètes dans un monde révolu. Il tend vers l'espoir, vers l'insurrection. Son rôle dans la poésie est de chanter du plus profond de lui-même le futur libre et juste, sens du titre, avec les mots de tous les jours.

CAMEROUN

Bebey, Francis
Concert pour un vieux masque : poème

Paris : L'Harmattan : Agence de coopération culturelle et technique, 1980. — 79 p.
(Encres noires; 6)
LA BCU/R : RNA 2246

En 1965, Francis Bebey, poète et guitariste, avait écrit puis joué un poème pour guitare : «Un vieux masque africain quitte sa terre natale, part en voyage au Brésil, puis se suicide dans une vitrine de musée». Malheureusement, un jeune Martiniquais s'était tellement identifié à ce poème qu'il voulut à son tour se suicider. Par bonheur Bebey le rencontre, le dissuade de commettre l'irréparable et met en vers sa réponse. Tout le poème s'adresse à ce jeune Martiniquais auquel Bebey confie son espoir dans le futur et les moyens de dissiper ses angoisses.

Bebey, Francis
Embarras & Cie : nouvelles et poèmes

2e éd.
Yaoundé : CLE, 1970. — 115 p.
(Abbia)
LA BCU/D : FA 16355

L'auteur, qui est aussi musicien et chansonnier, a rassemblé ici des poèmes, des croquis volubiles et ironiques, faits pour être lus à haute voix. Ils évoquent l'Africain à Paris, où la sorcellerie est un très bon moyen de gagner sa vie, et dénoncent le prestige absurde de certains objets de notre civilisation, que ce soit le casque colonial ou le cadeau du Père Noël.

Bebey, Francis
Le fils d'Agatha Moudio : roman

3e éd.
Yaoundé : CLE, 1971. — 208 p.
(Abbia)
LA BCU/D : FA 16347

Ce roman permet d'entrer dans l'espace d'un village africain, de vivre la société africaine, sous le prétexte, trame du roman, du double mariage de Mbenda, l'un avec la fille que lui a destinée son père sur son lit de mort, l'autre avec Agatha Moudio, citadine qu'il aime. Il va collectionner pendant ses absences à la pêche en mer les mésaventures des deux formes de mariage... et les assumer avec une certaine ouverture vers l'avenir. Les palabres et cérémonies dans toute leur inimitable subtilité sont conduites avec humour sur un rythme alerte.

Bebey, Francis
La lune dans un seau tout rouge : nouvelles et diracontes

Paris : Hatier, 1989. — 223 p.
(Littérature francophone)
LA BCU/R : RAA 41027

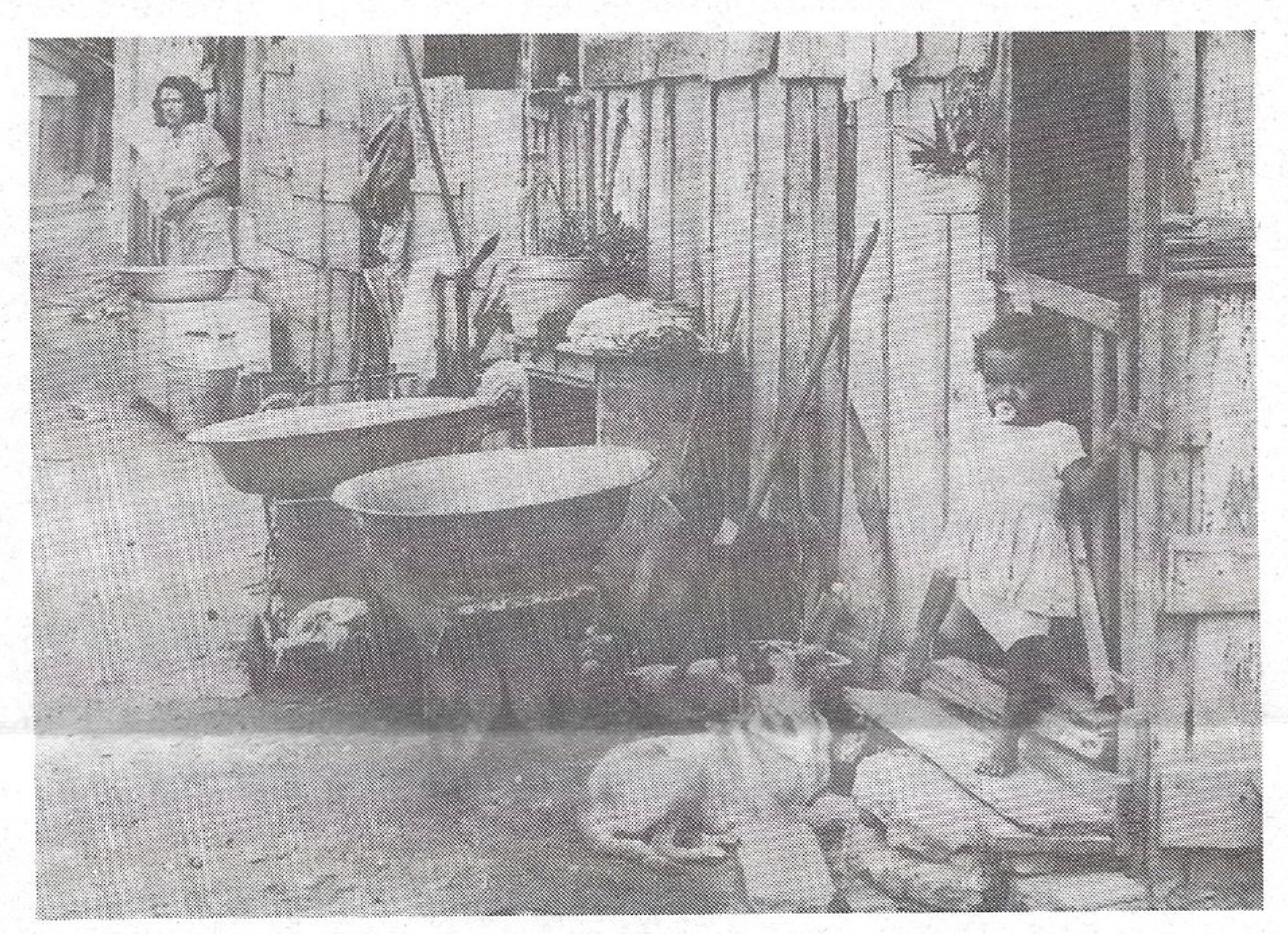
Recueil de contes, de nouvelles, de fables. L'auteur aborde des thèmes tels que la colonisation, le fait divers, les mœurs, l'éducation religieuse, parfois avec une note autobiographique. Les contes et les fables mettent en jeu un bestiaire typique (lièvre, éléphant, hyène, tortue, lion, crocodile). Les écrits sont empreints d'humour noir, surprenant et subtil, de critique, de sagesse africaine.

La Liberté, 8.4.91

USA: demande d'adoption en progression constante

Trafic au Honduras

Avec une immense joie, Suzanne Lipps «prend livraison» de son nouveau bébé aux yeux obscurs. A l'instar d'un nombre croissant de femmes nord-américaines sans enfants et confrontées au lent système d'adoption dans leur pays, elle est arrivée en Amérique centrale chercher l'enfant qu'elle ne peut avoir. Au Honduras, comme ailleurs en Amérique latine, on vend les bébés parce que la misère a depuis longtemps atteint le déraisonnable.



Entre l'effroyable séparation et l'impossibilité de nourrir un nouvel enfant, la mère se déchire. A la misère du Honduras ou d'Amérique latine en général, elle préfère parfois l'adoption, au risque d'enrichir encore de douteux intermédiaires...

Près de 8000 enfants de 24 pays sont adoptés chaque année aux Etats-Unis. Ils sont de plus en plus nombreux ceux qui accourent en Amérique centrale pour prendre personnellement «livraison» de «leurs» bébés, depuis que la Corée du Sud – principal «fournisseur» précédent – a amélioré sa situation économique et imposé des lois pour empêcher ce marché.

Suzanne Lipps est arrivée au Honduras après avoir subi un traitement coûteux de fertilité durant quatre ans. «Je n'ai pas voulu adopter un enfant dont la mère sait tout de nous», dit-elle pour expliquer son voyage.

Dix pour-cent ou presque des enfants au Honduras meurent avant l'âge de 5 ans, alors que ce rapport est de 1,3 % aux Etats-Unis. La majorité de la population de ce petit pays d'Amérique centrale – 4,3 millions d'habitants – vit en dehors des zones urbaines, souvent sans accès à l'eau potable. Plus de la moitié des familles ont à leur tête une femme qui doit faire travailler ses enfants dès qu'ils peuvent porter une charge ou «compter». La misère. Sans parler des milliers d'enfants qui vivent dans les rues, mendiant ou se prostituant.

Maria del Socorro Velasquez est enceinte mais ne veut pas que son enfant vive l'un ou l'autre de ces drames. Aussi cherche-t-elle un avocat d'accord de lui payer le coût inhérent à l'accouchement et de procurer à sa progéniture des parents adoptifs prêts à payer en dollars. Un commerce qui rapportera plus à l'avocat que le «pourboire» de Maria. Autant dire rien, ou si peu. Son mari est alcoolique, et elle, domestique et souvent malade, ne peut faire face à l'arrivée de ce nouvel enfant alors que deux autres se trouvent déjà dans un établissement caritatif. Cette réalité, c'est celle que vivent trop de mères au Honduras. Cathy Dickenson, une autre Américaine, se souvient: «Lorsque je me suis rendue en compagnie d'un avocat pour emmener Kate qui vivait dans un endroit que je serais incapable de reconnaître, sa mère était là. Dans un lieu qui ressemblait plus à une étable qu'à une maison».

Certains citoyens américains se déplacent personnellement. Mais la majorité passent par des agences qui pratiquent à la carte les prix des bébés: entre 1000 et 10 000 dollars. L'équivalent de combien d'années de travail d'un ouvrier pour la poche des intermédiaires? Commerce florissant sur le dos de la détresse. Le prix de la misère, dont s'accomodent si bien les nantis. Même si l'ambassade des Etats-Unis au Honduras incite ses citoyens à convaincre les avocats de payer le prix minimum pour une adoption.

Des avocats au demeurant mal vus, qui recrutent des «localisateurs d'enfants» chargés de repérer dans les quartiers les plus pauvres les femmes enceintes. De préférence dans la plus grande des détresses. (APIC)

Le Monde, 27.3.91

BÉNIN : l'élection présidentielle

M. Soglo a remporté une large victoire sur M. Kérékou

Le premier ministre Nicéphore Soglo a remporté la première élection présidentielle réellement démocratique qu'ait connue le Bénin en vingt ans, éliminant le président Mathieu Kérékou qui ne recueille que le tiers des suffrages. Après un long règne musclé, le général Kérékou est le premier militaire africain ayant réussi un coup d'Etat à être éliminé par les électeurs.

M. Soglo a obtenu 67,6 % des suffrages exprimés contre 32,4 % à M. Kérékou. L'ampleur de cette victoire est cependant assombrie par la fracture Nord-Sud : M. Kérékou conserve une grande popularité dans le nord du pays, où il est né, et vient d'être plébiscité. Cet antagonisme s'est dramatiquement manifesté à Parakou, la plus grande ville du Nord, où des partisans du général Kérékou se sont livrés à une chasse aux Sudistes. Bilan : deux morts et une quinzaine de blessés.

(Mercredi 27 mars.)

Un « technocrate » entre politiciens et militaires

Les deux concurrents au scrutin présidentiel du 24 mars ne pouvaient guère être plus différents. S'ils ont le même âge, à quelques mois près, tout – ou presque – les sépare. A commencer par leur origine géographique, ce qui revêt une grande importance en Afrique, et particulièrement dans ce petit pays qui s'étire en longueur du Nord au Sud : M. Mathieu Kérékou est un Nordiste, M. Nicéphore Soglo, un Sudiste. Significativement, chacun a fait le plein de voix dans sa région et l'élection n'a pas manqué d'être entachée de quelques incidents interethniques.

L'un est militaire, qui a conquis le pouvoir par la force des armes ; l'autre un civil, monté en grade dans la fonction publique (nationale et internationale), qui, s'étant découvert récemment une ambition politique, accède à la présidence par la voie démocratique. Si ce *« technocrate »* a eu un lien quelconque avec la caste des militaires, ce fut par son oncle, le général Christophe Soglo, mais celui-ci, qui avait réussi le premier coup d'Etat au Bénin en 1963, allait être renversé, quatre ans plus tard, par de jeunes officiers au nombre desquels figurait Mathieu Kérékou...

Né en 1934 à Lomé, M. Soglo a accumulé à Paris les diplômes en droit et en lettres – il se vante de sa *« culture française »* et a conservé la double nationalité. Il entrera ensuite à l'ENA – *« En d'autres termes, c'est un énarque »*, mentionne fièrement sa biographie officielle. De retour au Bénin, il deviendra, après une carrière assez discrète, ministre de l'économie et des finances, de 1963 à 1965. Puis il sera, de 1979 à 1986, administrateur à la Banque mondiale, où il pourra mieux encore observer l'évolution de l'ensemble de l'Afrique et nourrir sa réflexion avant que ne souffle sur le continent noir ce *« vent de liberté »* qui va le pousser sur le chemin du pouvoir.



« Désastre économique et politique »

Ses compétences économiques et sa relative neutralité politique lui vaudront d'être choisi pour prendre la tête du gouvernement de transition en mars 1990, à l'issue de la conférence nationale qui, un mois auparavant, a préparé la fin du régime *« militaro-marxiste »* du président Kérékou, en ouvrant la voie au pluralisme. L'ancien fonctionnaire international sera l'un des plus virulents à dénoncer le *« désastre économique et politique »* que connaît le Bénin. Durant cette période de transition, le courant ne passe pas entre M. Kérékou et M. Soglo, mais ils éviteront, vaille que vaille, d'étaler leurs divergences.

Les hommes qui, quasi unanimement, avaient porté M. Soglo au poste de premier ministre lui reprochent maintenant son manque de concertation et son *« opportunisme »*. Peut-être parce que depuis douze mois, il s'en est souvent pris aux *« politiciens »*. Alors qu'il avait nourri l'espoir d'une élection dès le premier tour, M. Soglo, n'a pas caché son amertume devant les critiques de ceux qui ont été jusqu'à l'accuser d'avoir trahi l' *« esprit de la transition »* en briguant la magistrature suprême. Celui qui a pu mesurer l'avantage de n'avoir été ni politicien ni militaire connaît déjà l'inconvénient de ne plus être tout à fait un « homme neuf ».

F. C.

La Liberté, 12.4.91

L'Afrique bouge
Désespérance

Si l'Afrique bouge, c'est que les grands espoirs suscités par la décolonisation ont sombré dans la misère et la famine, dans la guerre et dans la corruption. Bref, dans la désespérance absolue.

Inutile d'évoquer dans ce contexte le problème sahélien, les famines endémiques, les déplacements de populations qu'y provoquent la sécheresse ou les guerres, de la Mauritanie à la Somalie. Inutile de rappeler les conflits qui agitent depuis des années le Mozambique et l'Angola. Au total près de trente millions de victimes. Ce sont des situations dramatiques. Mais la question fondamentale est ailleurs.

En toute bonne conscience, les anciens colons ont conservé des relations avec leurs ex-colonies. Mais ils n'ont pas pu, ou pas voulu, assumer réellement la transition, laissant souvent derrière eux des pays sans structure industrielle de base. Un retard d'autant plus difficile à rattraper que l'Afrique noire n'est pas comme le Moyen-Orient, avec son pétrole, un continent susceptible d'attirer les grands investisseurs. Pétrole et minerais, certes, mais pas en quantité suffisante et à des coûts non compétitifs. Quant aux produits agricoles exportés, ils se retrouvent chez trop de producteurs pour influencer la structure des prix.

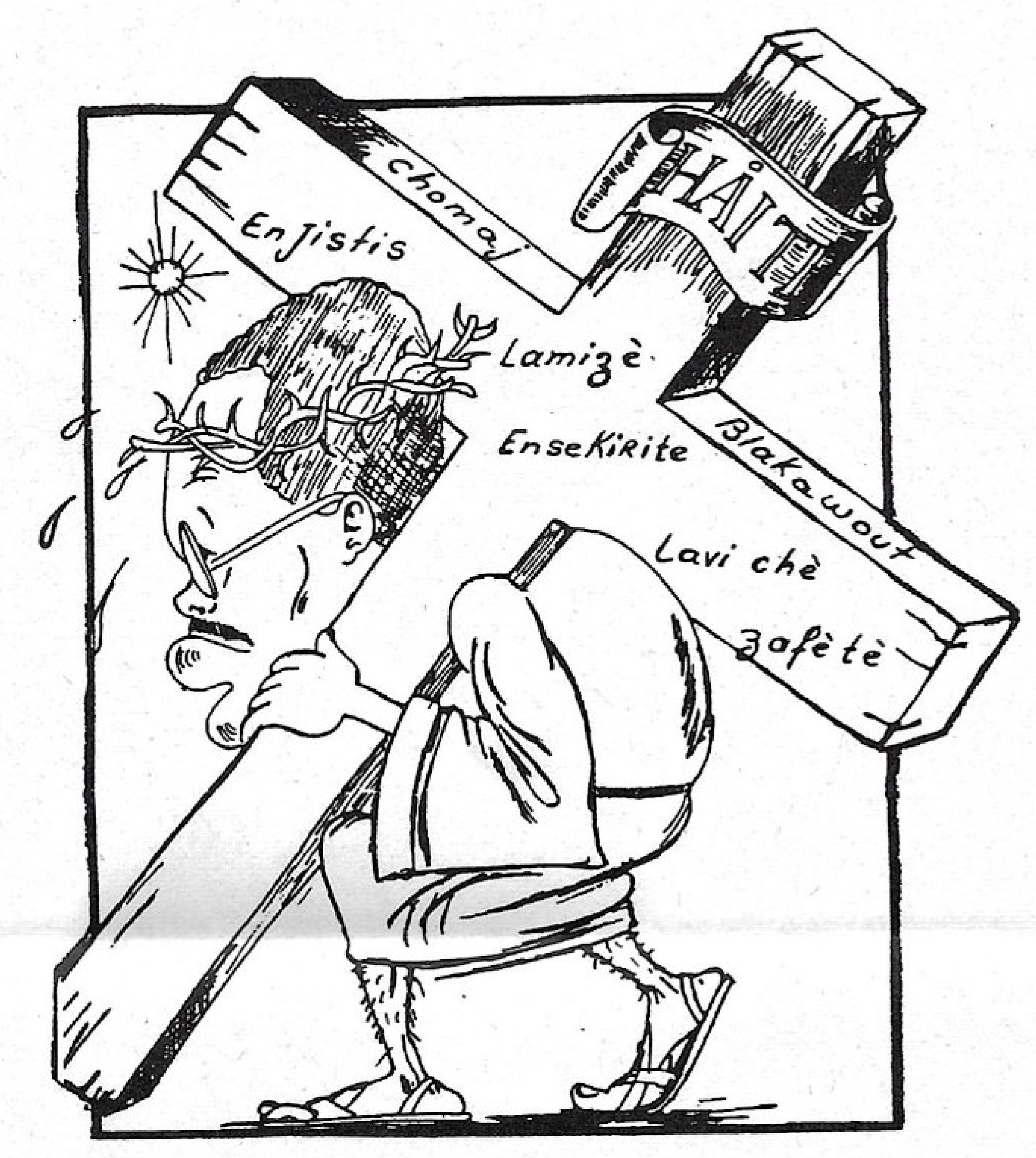
Entrée de plain-pied dans le système de marché, l'Afrique a emprunté. Souvent, elle a hypothéqué ses ressources. Aujourd'hui, en dépit de toutes les initiatives visant à alléger sa dette, celle-ci est passée de 10 milliards de dollars en 1970 à 280 milliards en 1990. Dérive économique. Le chômage atteint parfois des taux monstrueux. Il est difficile d'être optimiste dans ces conditions.

Les grands médecins du monde (la Banque mondiale, le FMI, l'UNICEF, la FAO, le HCR ou le CICR) se penchent sur le malade. Remèdes: programmes d'austérité, projet de dévaluation du franc dans la zone CFA, réformes agricoles, aides alimentaire ou humanitaire.

L'Africain, tout en étant conscient de la nécessité de ces actions qui le soutiennent sans le tirer néanmoins de sa misère, ni de l'humiliation que lui valent les premières décennies post-coloniales, en a assez. Il veut prendre son destin en main. Les mouvements qui s'amorcent ou se concrétisent déjà dans tout le golfe de Guinée en est la préfiguration. Et comme l'union fait la force, on va même plus loin dans les perspectives d'avenir. N'est-il pas question d'un Marché commun de l'Afrique occidentale? Pour sortir ses peuples de la désespérance, l'Afrique noire se lance dans une nouvelle aventure.

Il ne faudrait pas, cette fois que l'Europe manque le coche en laissant encore les enthousiasmes se heurter à des problèmes insurmontables. Deux voies d'aide essentielles sont possibles: l'annulation de la dette et surtout un encouragement concret aux investisseurs occidentaux en Afrique. A ne pas oublier, car c'est aussi de la survie de notre continent qu'il s'agit.

Michel Panchaud



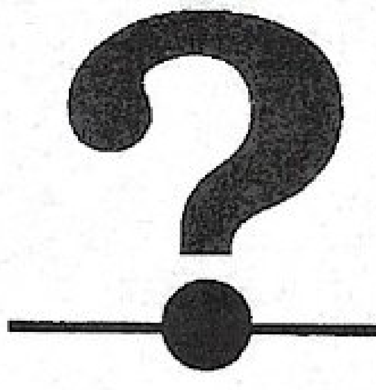
Chômage, injustice, misère, insécurité, la vie chère. etc...
Illustration tirée de l'hebdomadaire BALANCE

Haïti Nouvelles (CHRD) N° 7, 7.3.91

Le nouveau cabinet ministériel.

Après maintes difficultés, notamment en raison de pressions sur le père Aristide de la part du FNCD qui revendiquait des postes de hautes responsabilités, le nouveau gouvernement est formé le 19 février. Il est composé de 12 membres, dont trois femmes et ne comprend aucun représentant formel des partis politiques:

- *Premier ministre, ministre de l'intérieur et de la défense:* ***René Préval****, 48 ans , agronome.*
- *Affaires étrangères:* ***Marie Denise Fabien Jean-Louis****, 47 ans, anesthésiste.*
- *Justice:* ***Bayard Vincent****, 58 ans, commissaire du gouvernement de la capitale. Il avait critiqué l'Armée et la Police pour ne pas avoir arrêté les Duvaliéristes.*
- *Commerce et industrie:* ***Smark Michel****, 54 ans, propriétaire d'une station d'essence à Port-au-Prince, un proche conseiller économique du président.*
- *Finances:* ***Marie-Michèle Rey****, 52 ans, directrice-adjointe de l'agence de la banque nationale de Paris à Port-au-Prince.*
- *Agriculture:* ***François Sevrin****, agronome.*
- *Education:* ***Leslie Voltaire****, 41 ans, urbaniste et ancien conseiller d'Etat.*
- *Information:* ***Marie-Laurence Jocelyn Lassègue****, 36 ans, directrice de l'Information à la Télévision Nationale de mars à août de l'année dernière.*
- *Travaux publics, transports et communications:* ***Frantz Vérella****, 38 ans, ingénieur.*
- *Affaires sociales:* ***Ernst Verdieu****, 62 ans, directeur la Caritas Nationale Haïtienne.*
- *Plan, coopération externe et fonction publique:* ***Renaud Bernardin****, 56 ans, sociologue. Il a été le chef du secrétariat privé de J.-B. Aristide.*
- *Santé:* ***Daniel Henrys****, médecin, qui a travaillé dans les organisations non-gouvernementales. Ancien membre de la direction du PANPRA, le Dr Henrys n'avait pas admis l'alliance du parti avec M. Bazin et avait donné sa démission en août 1990.*



Haïti: «comme un parfum d'Evangile...»

Il est d'heureuses coincidences. Le jeudi 4 avril, au Bouveret, les participants au stage d'introduction de Frères sans frontières terminent le «jeu de l'île», (un jeu de simulation économique durant deux jours et demi). En fin d'après-midi, la fièvre est retombée mais une question demeure: le pragmatisme pur et dur serait-il la seule voie de salut? Et c'est le même soir que «Temps présent» diffuse une émission intitulée «L'espoir des damnés» retraçant l'investiture du président d'Haïti célébrée quelques semaines auparavant.

A n'en pas croire ses yeux et ses oreilles. Un président qui tient à son peuple le langage de l'amour. Aucune des démonstrations de force habituelles en pareilles circonstances. C'est d'une paysanne qu'il veut recevoir l'écharpe aux couleurs de la Nation. Et qui va lui offrir les premières félicitations? Des adolescents qu'Aristide avait recueillis dans un centre dont il s'occupait; il va leur témoigner beaucoup de chaleur malgré le cadre peu approprié qui est celui d'une tribune officielle. Pour ce qui est du banquet qui suit ce genre de manifestation, le téléspectateur a vu se remplir le parc du palais présidentiel d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Entre eux un point commun: leur familiarité avec la misère que révèlait leurs paroles mais plus encore leur corps malmené. En quelques instants, ce palais symbole d'un luxe indécent, devient une immense cours des miracles peuplée de personnes dont la seule richesse est d'avoir été invitées, dans ce lieu, par le président... Des personnes réjouies par la soupe au poulet que chacun recevra dans un bol dont la couleur vive viendra rajouter à la fête.

Une investiture présidentielle absolument inédite, émouvante. Et pourtant, le spectateur chrétien se sentait en pays de connaissance. Tellement de scènes n'évoquaient-elles pas des pages d'Evangile? Loin de nous toute intention de récupération: nous ne voulons pas dire que les organisateurs ont demandé à l'Evangile des idées pour leur fête. Nous pensons plutôt qu'en proposant de pareilles renversements de valeurs, ils se sont retrouvé, consciemment ou non, en harmonie avec la Parole.

Parmi d'autres, une phrase, méditée par l'Eglise dans ce temps qui suit Pâques, s'est imposée à moi tout au long de cette émission. «La pierre que vous, les bâtisseurs, aviez mise au rebut est devenue la pierre angulaire.» Phrase d'un psaume méditée durant des siècles en attendant que les premiers chrétiens lui trouvent un sens nouveau en y lisant l'aventure de leur Seigneur exécuté et ressuscité.

Cette phrase biblique, je l'ai vue illustrée par la masse des laissés pour compte à qui, peut-être pour la première fois, on s'adressait comme à des citoyens sur lesquels on comptait pour reconstruire le pays. Cette phrase, je l'ai trouvée exprimée plus fortement encore par Aristide lui-même, président après avoir échappé à huits attentats...

En éteignant la télévision, pourquoi le cacher, il était difficile de réprimer une appréhension: comment, dans les difficultés extrêmes que connaît Haïti, le nouveau président va-t-il pouvoir honorer les attentes démesurées mais tellement compréhensibles de ses concitoyens?

Chaque chose en son temps. L'émission nous faisait assister à la joie des noces. Il serait bien malséant de la ternir par des questions anticipées voire désabusées. Restons sur une note de joie parce que des signes d'un printemps trouent quelque part la rigueur de l'hiver; de gratitude également: une fois encore nos frères du Sud nous aident à relire l'Evangile.

André Fol

Le verbe «naître» se conjugue comme le verbe «aimer»

Y aurait-il un Peuple
pour ouvrir les tombeaux
s'ouvrant comme une fleur?
Y aurait-il un Peuple
pour qu'un monde soit beau
quand il est vu du cœur?
Y aurait-il un Peuple
les yeux pleins de lilas
à travers les saisons,
sans une autre raison
que nous fleurir les bras?...

Y aurait-il un Peuple
pour ouvrir les prisons
aux fleurs de liberté?
Y aurait-il un Peuple
pour casser les cloisons
et vivre en vérité?
Y aurait-il un Peuple
qui marcherait pieds nus
à travers les saisons,
sans une autre raison
que l'amour revenu?...

In «Naître», Jean Debruyne, Ed. Desclee

La rencontre de l'identité nationale arrachée

Haïti, l'heure du Peuple

par Sergio Ferrari, de Port-au-Prince

Pour Margot Jacqueline – ancienne cuisinière noire dans une maison résidentielle de Port-au-Prince – son choix était fait. Assise en face d'un téléviseur communautaire en compagnie de vingt personnes, tous voisins d'un quartier populaire de cette ville-port, elle suivait point par point le premier discours présidentiel de Jean Bertrand Aristide.

Tout près de cet endroit, une sorte d'autel populaire, semblable à ceux qui se dressent pour les fêtes religieuses au Nicaragua, ajoutait une note de couleur à l'ambiance. Un tableau de saint et, de chaque côté, deux posters de «Titid» – surnom populaire d'Aristide – des fleurs et guirlandes encadraient ce petit coin urbain.

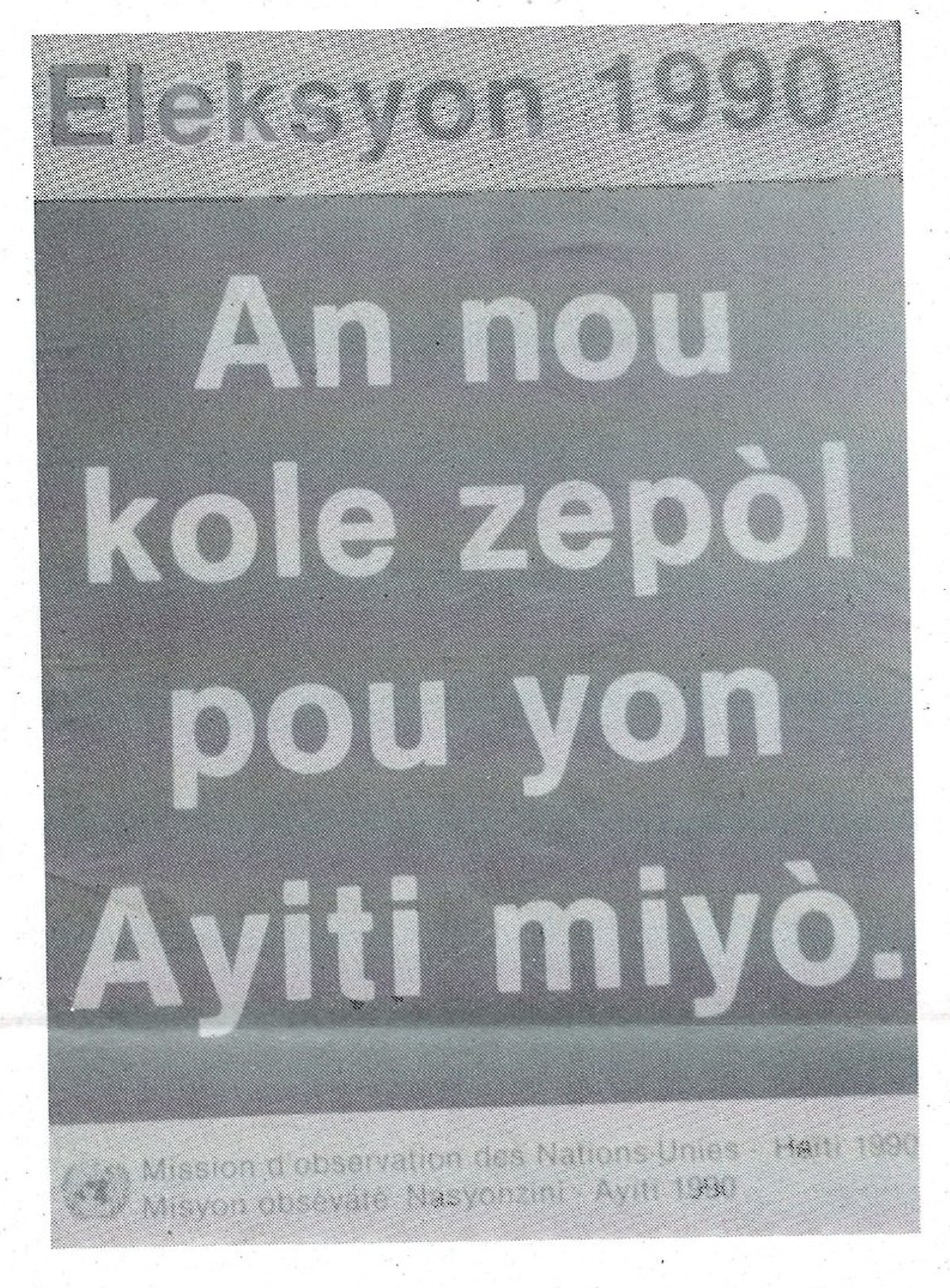
La «Cité Soleil», quartier marginal de la périphérie de la capitale (noyau de l'insurrection contre la dictature Duvalier et les «macoutes») dressait aussi ses autels. Des centaines de peintures «primitivistes», portraits et profils muraux de grandeurs différentes, expression d'un art raffiné de ce pays antillais, se sont multipliées en quelques heures, saluant la nouvelle étape qui commençait avec l'accès au gouvernement de Jean Bertrand Aristide, le 7 février de cette année 1991. Couleurs intenses et profondes, détails étonnants, références populaires, tout un mélange dans chaque «œuvre d'art» où le passé afro et le présent d'un peuple d'artistes veulent en finir avec la triste réalité de l'analphabétisme et la misère économique.

Duvalier est représenté par «un singe en train de chercher sa queue perdue au moment de fuir le pays». Aristide, en «Cok de Kalite» (coq de qualité), image virile de la faune haïtienne (au contraire du dindon silvestre qui fut le symbole des «tontons macoutes»). Enfin, des rivières débordantes, irriguant des prairies fertiles, par analogie aux «lavalas»*, qui identifient tout l'appui d'un peuple au nouveau gouvernement... Tout ça dessiné des centaines de milliers de fois sur tous les murs de tout le pays.

Les trois facteurs déterminants dans la rencontre de l'identité nationale arrachée aux Haïtiens dans le passé sont représentés par:

1) L'explosion de la peinture populaire: cette volonté de participer avec ses mains à la solidarité et l'espoir du peuple haïtien.
2) L'institutionnalisation de la langue «créole», devenue officielle avec le français, 80% de la population ne parlant que le «créole».
3) Le triomphe du secteur populaire de l'Eglise catholique qui, à travers Aristide, parle le même langage que son peuple, acceptant la pratique du «vaudou» et ne reniant pas le passé et les souffrances de son peuple.

* Mot créole désignant les eaux torrentielles d'une rivière en crue.



Il suffit de participer à une célébration d'un groupe de base, d'écouter un discours du président, de participer à une mobilisation ou de parcourir les peintures sur les murs du pays pour se rendre compte que ces éléments sont unis par des liens solides et forment la base d'une nouvelle étape dans la vie d'Haïti.

Aujourd'hui, la culture de cette nation caraïbe désigne de son doigt accusateur un passé de répression et d'opprobe, elle exige l'alphabétisation et revendique sa langue, son histoire, sa tradition, elle nous alerte: «Si on nous donne le temps, si l'on ne nous empêche pas d'avancer, si nous avons la paix, nous autres, peuple petit et appauvri, nous continuerons à être les protagonistes de surprises».

«Le pas historique vers la seconde indépendance»

Entrevue exclusive avec le président Jean Bertrand Aristide
Par Sergio Ferrari et Anton Gisler, de Port-au-Prince

Port-au-Prince, février. «Jusqu'à quelques secondes avant le premier discours à la nation, le 7 février dernier, le

• Nous voulons avoir des relations respectueuses avec les Etats-Unis •

discernement et les décisions étaient difficiles. Il y avait à prendre des résolutions historiques... et nous l'avons fait», confesse le père Jean Bertrand Aristide dans une entrevue exclusive.

Ce jour-là, face à des milliers de compatriotes, le jeune président, fraîchement installé dans ses fonctions, ratifiait les lignes générales de son programme de gouvernement et annonçait la restructuration de l'armée avec le feu vert au licenciement d'une dizaine environ d'officiers de haut rang, formés durant le duvaliérisme et impliqués de manière répétée dans une demi-douzaine de tentatives de coups d'Etat menées dans les dernières cinq années.

Face à nous, dans la rustique salle présidentielle du luxueux Palais National de Port-au-Prince, un jeune religieux de 37 ans, timide, de petite taille et de modeste apparence. Physionomie à travers laquelle il essaie, sans y parvenir, de cacher l'énorme pouvoir de mobilisation qu'il exerce quotidiennement avec un peuple qui le suit, l'entoure, le touche comme un prophète et le protège quasiment jusqu'à l'asphyxie. Relation horizontale qui lui permit, en un processus aussi surprenant que rapide, de se transformer en le «principal dirigeant politique de Haïti» et en le «nouveau personnage» des Caraïbes.

Derrière lui, à chaque apparition publique, des dizaines de milliers de personnes se mobilisent, attirées comme par un aimant. Une forte relation charismatique, comme intuitive, assez spontanée – et par là si désorganisée – qui marque aujourd'hui l'axe-clé de la nouvelle relation leader-peuple, Aristide-masses, et qui constitue la clé d'interprétation de cette réalité qui, par moments, échappe à une quelconque analyse et dépasse tout dogmatisme.

Le père Jean Bertrand Aristide, artisan du premier gouvernement populaire installé en Amérique latine et dans les Caraïbes depuis la fin de la guerre froide, ne cache pas sa préoccupation – tout en réitérant constamment son espérance – pour le grand défi de diriger la nation la plus appauvrie du continent.

Il croit davantage en la force du peuple mobilisé qu'en de grandes élucubrations géopolitiques; il aspire à maintenir «des relations respectueuses avec les Etats-Unis» et intensifier l'amitié avec l'Amérique latine. Il s'engage à lutter ouvertement contre la corruption et la politique traditionnelle, dans une voie qu'il sait devoir être difficile.

D'où le fait que «si nous triomphons comme si nous échouons, la victoire ou la déroute ne sera pas seulement notre fait mais celui de tout le continent», souligne-t-il dans cet entretien exclusif, le premier avec un media latino-américain depuis son accession au gouvernement.

SF: Comment voyez-vous la situation actuelle d'Haïti dans un contexte international défavorable aux peuples du tiers monde?

A: Je pense pouvoir répondre à la lumière de la théologie de la libération.

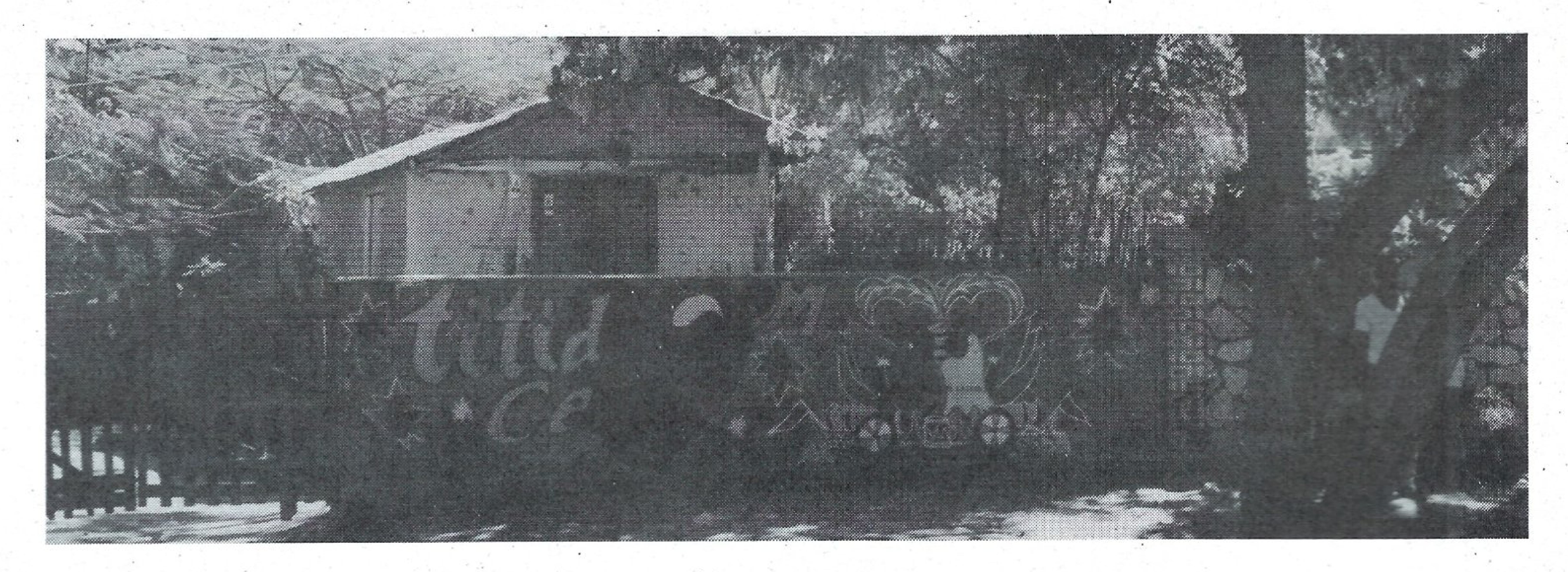
Les pauvres sont sujets, et sujets de surprises historiques.

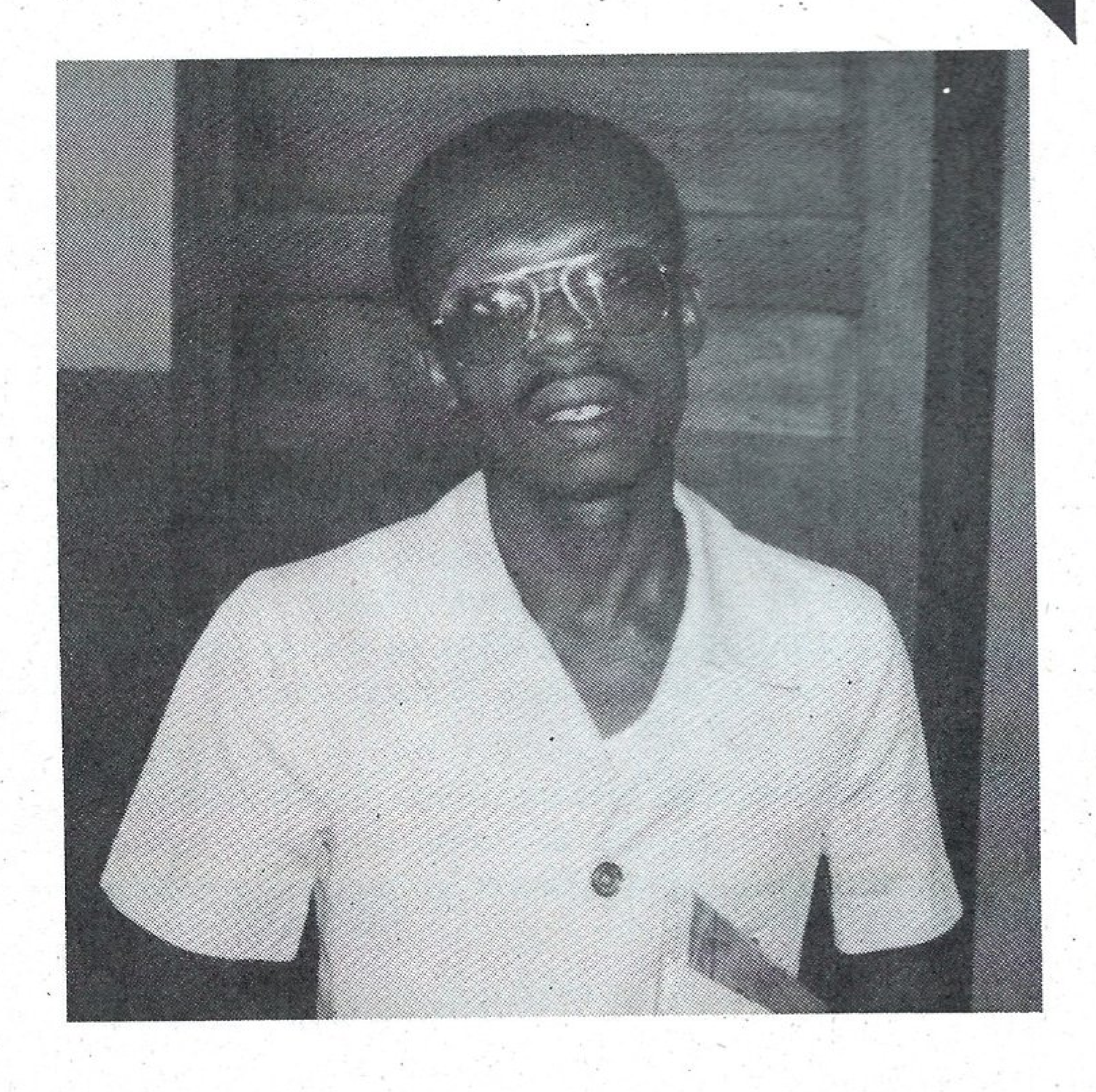
Pour moi, ce que nous sommes en train de vivre consacre les pauvres en tant que sujets historiques, en tant qu'hommes et femmes capables de faire l'histoire et d'en être les protagonistes principaux.

C'est le mystère de la nativité qui se vit chaque jour, c'est le mystère de la nativité derrière le phénomène «lavalas». Nous le vivons dans la foi de l'homme et de la femme. Elle cristallise la présence d'un Dieu qui ne vit pas au ciel mais qui marche aux côtés des hommes et des femmes.

SF: Sa réponse me surprend et j'essaie d'insister sur son argumentation.Comment est-il possible de donner une signification théologico-biblique à cette nouvelle expérience en marche?

A: Quand on a l'impression que l'espérance tombe et qu'elle paraîtrait mourir, jaillit une force qui est celle des pauvres. Et ce n'est pas d'aujourd'hui mais de toujours. Jésus, comme les pauvres, sont une lumière et ont formé





une communauté lumineuse. Et au fil du temps c'est ce que nous avons lu dans l'histoire biblique... Nous l'avons vu aussi au Nicaragua. Alors qu'il n'y avait pas la lumière de justice et de démocratie durant la période de Somoza, les pauvres et leur force historique furent source de lumière.
Ce sont les riches – ceux qui se disent riches mais en vérité sont pauvres – ce sont eux qui ne peuvent voir la lumière de l'espérance à travers la vie des pauvres. Qui ne peuvent comprendre que si ça n'était pas par la résistance, les marginaux de Haïti n'auraient pas pu survivre. C'est pourquoi, cette nouvelle expérience, contrairement aux apparences, n'est pas une surprise. C'est une réalité qui s'est vue, peu à peu, tout au long de l'histoire jusqu'à aujourd'hui.

● Amérique latine, une grande «lavalas» ●

SF: Comme vous le décrivez, c'est la vie quotidienne du peuple qui est déterminante, plus que les grandes notions géopolitiques?
A: Les pauvres n'apprennent pas à faire de la politique à l'Ecole des Sciences politiques. Ils font la leur propre, celle de la solidarité, celle des revendications, celle de la vérité, celle de la vie. Nous ne voulons pas marcher derrière des leaders politiques mais plutôt que ceux-ci marchent derrière nous, puis à nos côtés, mais jamais devant. C'est cela qui m'a mené là où je suis aujourd'hui. Le peuple haïtien qui connaît sa réalité politique a franchi le pas qui donne le jour à notre seconde indépendance.

SF: Mais la réalité internationale ne joue-t-elle dans la dynamique de Haïti?
A: Ici nous avons notre façon de faire de la politique, notre manière de la vivre. Le phénomène «lavalas» prouve la possibilité de la transformation, non par l'université de la géopolitique mais par la réalité des exclus, qui est en soi une université.

SF: Est-ce que cela vous préoccupe, comme nouveau président, d'avoir à vivre avec les grandes puissances qui décident des lignes directrices pour la région? Qu'attendez-vous des relations futures avec les Etats-Unis?
A: Qu'ils maintiennent les relations actuelles de respect. Il y a aujourd'hui des éléments intéressants. Par exemple, la possibilité de nous asseoir pour parler, face-à-face, dans le respect mutuel.
Notre respect de soi-même nous amène à commencer par faire quelque chose pour Haïti avant d'attendre quelque chose de l'extérieur. Nous avons un grand capital qui est la participation et le travail du peuple. Et nous pensons que les Etats-Unis ont apprécié cet effort. De cette façon, Haïti se présente debout et non à genoux.

SF: Qu'attend Haïti de l'Amérique latine?
A: Nous espérons que cette solidarité qui se manifeste aujoud'hui se maintienne comme une force qui nous pousse vers un monde nouveau. Nous avons les mêmes racines, celles de notre résistance face à l'oppression.
Ces racines communes alimentent chaque homme et chaque femme qui vit dans notre culture. A Haïti, nous avons notre terre et notre lutte, mais si nous échouons, ce sera l'échec de tout le continent et des Caraïbes de même que chaque victoire en Amérique latine est nôtre. Nous espérons renforcer chaque jour davantage les liens de solidarité entre nous afin d'ouvrir peu à peu le chemin à l'irruption historique d'autres peuples du continent comme d'autres peuples du continent ont été à un moment une lumière pour nous.

SF: Que peut offrir Haïti au monde?
A: Des lavalas et encore des lavalas, car cela signifie s'unir pour devenir une force démocratique, une force de paix, de solidarité. Et si nous semons cela sur le continent, nous le récolterons sur le continent.

SF: Pour terminer, qu'elle est votre principale préoccupation, quelques heures après avoir assumé le gouvernement?
A: Que tout soit clair pour tous. Que le monde entier voie ce que nous sommes en train d'entreprendre pour en finir avec une société de corruption et entrer dans un processus démocratique. Alors, la justice ne sera pas une abstraction mais une réalité.

«Nous attendons l'explosion de la culture haïtienne»

Entretien avec Morisseau Leroy, pionnier de la langue «créole»
Il est rentré au pays après un exil de trente ans. Il avait parcouru l'Afrique, avait connu l'Amérique latine et vécu aux Etats-Unis.

«Je veux rentrer et vivre en Haïti. Malgré la distance je n'ai jamais quitté mon pays». Des yeux affaiblis par une cécité au stade terminal, des cheveux blanchis et la démarche fatiguée mais sa parole est restée vive et imagée: l'essence du «créole», actuelle langue officielle avec le français, idiome quotidien du 80% de la population autochtone.

Morisseau Leroy, «le» poète national, a écrit plusieurs livres et adapté des tragédies grecques avec des personnages haïtiens.

Premier intellectuel portant jusqu'à l'obsession sa volonté d'écrire en «créole» quand celui-ci n'était que la langue des deshérités. Il a, dans sa vision cosmique, la certitude que «le créole assure la survivance de l'identité nationale».

Il y eut des temps où le français épuré était la langue des classes dominantes, où la classe moyenne parlait un français avec accent «créole» et les pauvres seulement le «créole».

La toile de fond de notre dialogue: la prison de «Fort-Dimanche». Quelques heures après la prise en charge de la présidence par Jean Bertrand Aristide, cette arrière-cour de la mort s'est transformée en musée. Plus de dix mille Haïtiens y ont disparu. Beaucoup sont morts de froid – nus et sans nourriture – ou de maladies. D'autres ont été torturés ou fusillés.

Aujourd'hui, «Fort-Dimanche» est un lieu de rencontres. Des milliers d'exilés s'y embrassent à nouveau. Une grande affiche avec «plus jamais» vient de condamner à mort ce symbole du passé d'oppression.

«Nous attendons une explosion de la culture haïtienne car maintenant la culture est créole». Leroy n'en doute pas, les faits parlent pour lui.

P: Sur quoi s'appuie votre optimisme concernant le futur proche culturel?
R: Est-ce que tu te rends compte? C'est la première fois qu'un président d'Haïti a fait un discours inaugural dans la langue du peuple. Cela signifie que maintenant la parole est au peuple et nous lui parlons dans sa langue.



P: Que signifie cette nouveauté culturelle?
R: C'est un grand triomphe. Il y a cinquante ans, j'ai commencé à écrire en créole et je désire aujourd'hui que le peuple me transmette ses messages.
Mes livres contiennent le message du peuple dont notre président est tout imprégné.

P: Est-ce que vous attendez une naissance culturelle?
R: La culture a toujours existé. Mais maintenant elle renouvelle son identité. Car le peuple parle directement et sans intermédiaires à son président, à ses députés et à ses sénateurs. Il va parler dans la ville où les affiches et tableaux sont écrits en créole. C'est une chose magnifique, fantastique. Comme disent les Mexicains, «somptueux»...

P: Quand vous serez en Haïti, pensez-vous travailler dans le domaine culturel? Quelle sera la priorité du gouvernement à ce sujet?
R: Oui, je vais travailler à l'alphabétisation et à la culture du peuple.
Pour la première fois, la culture n'est pas le privilège d'une classe, mais de tout le monde.
Quant à moi, j'ai été trente ans en exil, de sorte que je dois me rééduquer dans la culture haïtienne, je dois m'imprégner du message direct du peuple. Mais ce n'est pas un problème, parce que je n'ai jamais renoncé à vivre en tant que Haïtien. Comme si Haïti était dans mon sang, chaque jour, dans chacun de mes poèmes et chacun des livres que j'ai écrits et publiés à l'étranger.

P: Comment joue la relation Haïti-Amérique latine dans cet effort de récupération de l'identité de Haïti?
R: Il faut faire un effort afin que l'Amérique latine puisse comprendre le problème Haïtien. Les coïncidences et les différences. Parce qu'il faut aussi accepter les différences pour faire l'unité.

P: Y a-t-il des problèmes pour cette intégration?
R: Moi, personnellement, j'en ai un: J'ai écrit un poème très critique contre l'organisation des Etats américains (OEA). J'y ai employé un mot qu'on pourrait entendre en fermant le microphone (il signale mon magnétophone). Et maintenant je sais que l'OEA a appuyé le processus de démocratisation qui s'engage dans mon pays.

P: Est-ce que c'est votre faute, ou bien s'agit-il d'un changement dans la politique logique du continent?
R: Cette politique a représenté, à l'époque, des intérêts contraires au peuple. Même un haut dirigeant de l'OEA, qui avait laissé son poste, est venu travailler comme employé de Duvalier...

Traduction: Marcela Birbaum et Pierre-Yves Maillard
Photos: André Gachet



Retour

Patricia et Didier **Maillet-Boutier**, animatrice sociale et mécanicien, ainsi que leur fils Arnaud, sont de retour du Togo. D'avril 1988 à mars 1991, Didier a assuré la gestion et l'organisation du centre de formation professionnelle en mécanique auto au garage du Secours catholique de Sokodé, tandis que son épouse Patricia appuyait la gestion et la supervision de la librairie «Source de Vie» de l'évêché. Nous leur souhaitons une réinsertion harmonieuse en Anjou (France).

Naissance

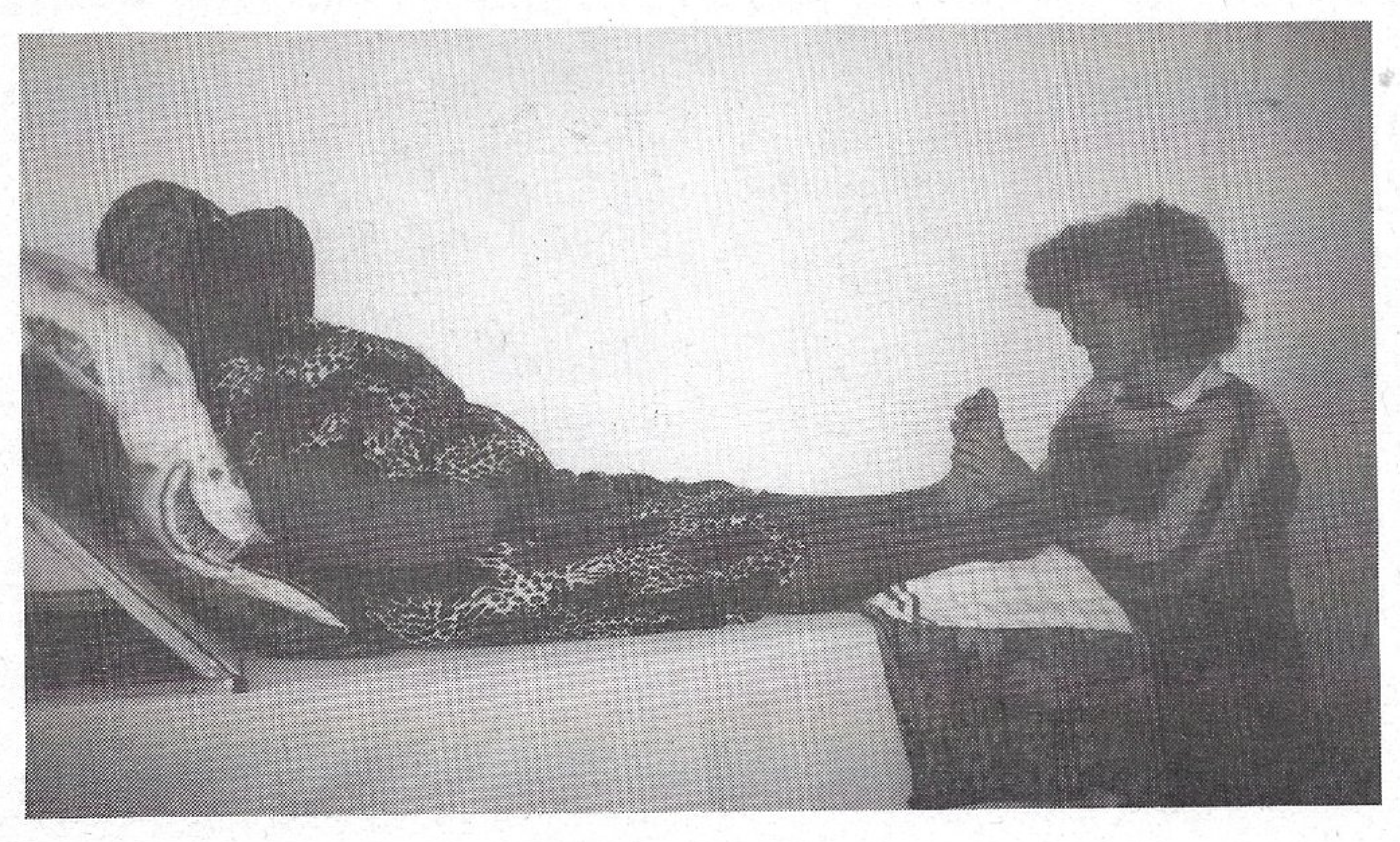
Elisa, le 14 mars 1991, au foyer de **Cecilia et Aldo Salvi-Bisi**, F. Courvoisier 29, 2300 La Chaux-de-Fonds.

Echos du terrain

«Les nouveaux membres de l'équipe apprennent à faire des tuiles».

Dernier écho illustré de Catherine et Christian Hœnger-Gasser, engagés dans un projet Sofonias de construction en République Dominicaine, ici à Las Guanâbanas.





«La réflexologie dans le township,... c'est le pied».

Véronique, FSF engagée dans l'alphabétisation en Afrique du Sud, lance par la même occasion un appel au soutien financier pour la formation d'Africains à l'Institut International de Réflexologie, une telle formation revenant à environ FS 800.-. Renseignements complémentaires au secrétariat FSF



Ouf, nous voilà rassurés; comme vous pouvez le voir, l'année 1990 s'est bien terminée sur le plan financier grâce à un large soutien dont nous vous remercions.

Nous avons dû malgré tout restreindre les activités de BAT dès 1991 comme nous vous l'avons déjà dit. Le résultat favorable est dû à diverses circonstances qui, sauf événements inattendus, ne se reproduiront pas en 1991 et qui sont principalement les suivantes:

- dons importants et en fin d'année
- volontaires nombreux sur le terrain et presque tous au maximum de la subvention
- salaire du coordinateur pas versé intégralement et diminution du temps de travail administratif
- important complément DDA pour 1989
- voyage prévu reporté.

Malgré une tentative de vous donner une idée aussi vraie que possible de nos finances, les frais administratifs indiqués restent au-dessous de la réalité car les dépenses faites par les membres de l'AG ne sont pas remboursées et la plupart du temps pas signalées par ces derniers qui apportent aussi un soutien par ce biais.

Tous les lecteurs d'Interrogation n'ayant pas suivi notre démarche depuis son début c'est l'occasion de rappeler que GVOM fonctionne largement sur une base bénévole et sans locaux permanents (seul le coordinateur est rémunéré). Une assemblée générale mensuelle ouverte à tous réunit généralement de 5 à 20 personnes le premier samedi du mois. Les enfants y sont les bienvenus et une activité est également prévue pour eux.

La journée est faite d'échanges et de discussions et nous y rencontrons entre autres les candidats ou les volontaires de retour. C'est également un temps de travail ou se règlent les problèmes administratifs et où se prennent les décisions.

Cette formule de prise en charge communautaire fonctionne depuis plus de dix ans. Les candidats au départ y sont associés afin qu'une relation soit établie avec eux avant leur engagement. La plupart des volontaires de retour y participent également pendant une durée plus ou moins longue.

Francis Monot

Compte de pertes et profits 1990 - GVOM

Recettes

Contributions rétroactives 1989			9 600.–
Dons soutien volontaires			6 090.–
Dons membres GVOM			42 927.80
Dons divers			41 504.47
Abonnement interrogation			2 655.–
Contribution DDA 1990			328 600.–
Contribution département missionnaire			20 000.–

Dépenses

Volontaires			
Salaires et allocations	78 572.15		
Voyages	38 778.10		
Pécules	86 050.–		
Divers	3 405.–		
Assurances et frais médicaux	31 678.60		
Charges sociales	14 087.65	252 571.50	
Frais administratifs			
Salaire permanent	29 545.–		
Taxes postales	2 417.20		
Frais de bureau	1 936.87		
Frais d'AG et divers	4 372.95		
Déplacements	2 500.–		
Impression et envoi journal	19 127.10	59 899.12	
Actions solidaires			
Don quart monde	10 000.–		
Unité	1 000.–		
Dons, cotisations	528.–		
ANN	2 000.–		
Actions ponctuelles	5 000.–	18 528.–	
BAT (Bourse à travail) (exceptionnel en 1990)		111 535.80	
Bénéfice		8 842.85	
22.04.91		451 377.27	451 377.27

Il y en a pour tous les âges: A vous de jouer!

Volontariat

Programme Nord

Pour un service de paix nous recherchons des jeunes de plus de 20 ans mais aussi des personnes plus âgées à la retraite ou qui prennent une année sabbatique. Elles doivent être prêtes à s'engager pour au moins un an dans un projet qui les prend en charge (logement, nourriture et argent de poche). Elles sont prêtes à organiser un groupe de soutien qui aidera à financer ce service.

Les postes suivants sont à pourvoir à partir de l'été 1991:

Irlande Du Nord

Women's Information Center, Belfast
Travail avec des femmes (pour les conseiller, garder les enfants, administration et organisation, relations publiques, mise sur pied de groupes de femmes).

Women's Aid
Travail dans une maison des femmes.

Columbanus Community, Belfast
Vivre et travailler dans une communauté œcuménique.

Quaker Cottage, Belfast Travail avec des enfants et des femmes qui viennent de milieux défavorisés victimes des tensions politiques.

Etats-Unis

Brethren Volunteer Service
Trois places dans différents projets de «l'église (historiquement pacifique) des frères». Chaque volontaire choisit son projet au cours de la session de préparation aux USA.

France

Compagnons bâtisseurs
Travaux de construction chez des familles du quart-monde ou pour des associations d'utilité publique.

L'Arche, Compiègne
Vivre et travailler dans un foyer avec des handicapés.

Espagne

MOC, Madrid
Travail dans le mouvement d'objection de conscience (MOC).

Programme Sud

Niger

Pour le bureau d'Eiréné à Agadez, nous cherchons un/e coordinateur/trice pour l'accompagnement des volontaires d'Eiréné et pour l'exécution des projets soutenus par Eiréné.

Maroc

Cherchons coordinateur à Casablanca pour l'ALTESDAM, Association pour la lutte contre l'érosion, la sécheresse et la désertification au Maroc.

Offre d'emploi en Allemagne

Collaborateur/trice pour les finances au Secrétariat international, Neuwied (pour la comptabilité, les assurances, etc.) ayant une formation en administration, en économie ou en comptabilité et une très bonne connaissance de l'allemand.

A noter

25-26 mai 1991

Session de la «Résolution créative des conflits» (en allemand) organisée par le MIR. Info: IFOR-CH, cp 239, 9004 St-Gall.

Camp de réfugiés latino-américains (Prog. Nord, USA). (Photo Eiréné)





Un mot sur le conflit du Rwanda

Depuis le 3 octobre 1990, le Rwanda est en guerre. Une guerre qui oppose son armée à une partie de la population qui a été forcée de quitter le pays il y a très longtemps et qui décide aujourd'hui de regagner le pays.

Confronté à ce problème, le gouvernement rwandais a opté pour l'usage de la force, et tout à coup les «vieux démons» se sont réveillés. Témoin, cet article intitulé: Les dix commandements des Bakutu paru dans le journal Kangura (un journal pro-gouvernemental) en date du 6 décembre 1990.

Aucune personne éprise de justice ou animée d'un sens humain ne peut rester insensible à la lecture de cet article qui n'est rien d'autre qu'une incitation à la haine.

Encore une guerre, une de plus, moins importante que la guerre du Golfe certes, mais guère moins triste ni moins déplorable.

Une guerre dans laquelle les anciennes puissances coloniales (Belgique, France) risquent, encore une fois, de se salir les mains, leur engagement dans ce conflit étant ambigu.

5. **VOICI LES 10 COMMANDEMENTS.**

1. Tout Muhutu doit savoir que Umututsikazi où qu'elle soit, travaille à la solde de son ethnie tutsi. Par conséquent, est traître tout Muhutu :
   — qui épouse une mututsikazi ;
   — qui fait d'une Umututsikazi sa concubine ;
   — qui fait d'une Umututsikazi sa secrétaire ou sa protégée.

2. Tout Muhutu doit savoir que nos filles Bahutukazi sont plus dignes et plus consciencieuses dans leur rôle de femme, d'épouse et de mère de famille. Ne sont-elles pas jolies, bonnes secrétaires et plus honnêtes !

3. Bahutukazi, soyez vigilantes et ramenez vos maris, vos frères et vos fils à la raison.

4. Tout Muhutu doit savoir que tout Mututsi est malhonnête dans les affaires. Il ne vise que la suprématie de son ethnie.

« RIZABARA UWARIRAYE »

Par conséquent, est traître tout Muhutu :
— qui fait alliance avec les Batutsi dans ses affaires ;
— qui investit son argent ou l'argent de l'Etat dans une entreprise d'un Mututsi ;
— qui prête ou emprunte de l'argent à un Mututsi ;
— qui accorde aux Batutsi des faveurs dans les affaires (l'octroi des licences d'importation, des prêts bancaires, des parcelles de construction, des marchés publics...)

5. Les postes stratégiques tant politiques, administratifs, économiques, militaires et de sécurité doivent être confiés aux Bahutu.

6. Le secteur de l'Enseignement (élèves, étudiants, enseignants) doit être majoritairement Hutu.

7. Les Forces Armées Rwandaises doivent être exclusivement Hutu. L'expérience de la guerre d'octobre 1990 nous l'enseigne. Aucun militaire ne doit épouser une Mututsikazi.

3. Les Bahutu doivent cesser d'avoir pitié des Batutsi.

9. — Les Bahutu, où qu'ils soient, doivent être unis, solidaires et préoccupés du sort de leurs frères Bahutu.
   — Les Bahutu de l'intérieur et de l'extérieur du Rwanda doivent rechercher constamment des amis et des alliés pour la Cause Hutu, à commencer par leurs frères bantous.
   — Ils doivent constamment contrecarrer la propagande tutsi.
   — Les Bahutu doivent être fermes et vigilants contre leur ennemi commun tutsi.

10. La Révolution Sociale de 1959, le Référendum de 1961, et l'Idéologie Hutu, doivent être enseignés à tout Muhutu et à tous les niveaux.
Tout Muhutu doit diffuser largement la présente idéologie.
Est traître tout Muhutu qui persécutera son frère Muhutu pour avoir lu, diffusé et enseigné cette idéologie.

Remarques lexicales

(U) Mututsikazi: des femmes ou des filles Tutsi
Bahutukazi: des femmes ou des filles Hutu
Batutsis: des Tutsi
Ba...: préfixe du pluriel
Mu...: préfixe du singulier
«Rizabara Uwariraye»: expression en Kynyarwanda qui signifie à peu près ceci: celui qui veille peut parler (en connaissance de cause) de ce qu'il a observé



Je suis Burnum Burnum, du peuple Wurundjeri...

Ex-sportif d'élite, Burnum Burnum est une voix aborigène des plus connues en Australie. Parfois un peu critiqué par les siens qui lui reprochent quelque vanité, il n'en reste pas moins un témoin lucide et passionné des événements passés et présents de ce pays, vouant ses efforts à l'invention d'un futur où noirs et blancs vivraient en paix. Paix non seulement les uns avec les autres, mais aussi avec leur passé et – écologiquement parlant – avec leur terre elle-même.
Il y a deux ans, Burnum Burnum signait le premier livre sur l'Australie centré sur une vision aborigène. Guide d'histoire et de voyage, fourmillant de photographies et d'illustrations historiques, ce beau livre[1] est introduit par un texte de l'auteur. C'est ce texte que j'ai eu envie de traduire – hormis quelques passages perdant leur intérêt avec la distance ou sans le livre lui-même – pour les lecteurs d'Interrogation.

Philippe Beck



Maître de danse, Île de Bathurst

Bonjour, je suis Burnum Burnum, du peuple Wurundjeri, qui a épousé une fille des Yotta Yotta et eu des enfants à Wagga Wagga. Ma mère a grandi près de Nowa Nowa, tout près du Mont Baw Baw. J'ai voyagé à Goonoo Goonoo, à Kwork Kwork, à Yerri Yerri et à Bulu Bulu; une fois, aux courses de Bong Bong, j'ai parié sur un cheval de la Melbourne Cup appelé Gatum Gatum...

Pour moi, ce livre représente l'œuvre de toute une vie, un voyage à la recherche de mes propres racines dans ce grand pays. Je suis né en 1936, sous l'eucalyptus familial à Mosquito Point, près du Lac Wallaga. Mais, selon les pratiques en vigueur de ce temps-là, j'ai été enlevé par des fonctionnaires du gouvernement et séparé (à l'âge de 3 mois) de ma famille.

J'ai passé les dix années suivantes dans une mission près de Nowra, avant d'être placé dans le foyer pour garçons de Kinchela, près de South West Rocks; c'est là que je devins le premier Aborigène à gagner une médaille de bronze de sauvetage. Ma sœur, elle, fut envoyée au foyer pour filles Aborigènes de Cootamundra, séparée de moi par plus de 1600 kilomètres.

D'une certaine manière, et si douloureux qu'ils fussent (et soient restés), ces événements me donnèrent des chances que je n'aurais pas eues en grandissant à Wallaga Lake. Après des études au foyer pour garçons de Kempsey et à l'Université de Tasmanie, je gagnai une bourse (...) et fis carrière dans le rugby, représentant le club de Parramatta pendant plusieurs années et les Nouvelles Galles du Sud (New South Wales, l'un des Etats composant l'Australie – ndt) en 1962. En ce temps-là, j'étais connu comme Harry Pentith, mais je changeai mon nom en Burnum Burnum en 1976, en l'honneur de mon arrière-grand-père (un Wurundjeri) et dans le cadre de ma quête personnelle vers ma propre aboriginalité.

50000 ans d'adaptation

(...) L'écologie moderne a beaucoup à apprendre d'un peuple qui sut gérer et si bien maintenir en état son patrimoine durant 50000 ans. (...) Un héritage couvrant plus de 2000 générations!

Inévitablement, l'histoire a un goût de tristesse, lorsque nous approchons processus et schémas de la dépossession subie après 1788 (l'arrivée des premiers colons blancs – ndt). Si nous parlons de ces choses-là, ce n'est pas pour provoquer la culpabilité mais pour donner à sentir les extraordinaires différences entre les Australiens originaux et les envahisseurs venus en 1788. Ceux-ci furent chaleureusement accueillis dans la plupart des cas, les Australiens n'imaginant même pas que ces





Campement d'Areyonga, Australie centrale

étranges gens blancs entendissent rester. Ce pays avait été sous leur contrôle depuis les temps immémoriaux: le Temps des Rêves («Dreamtime», l'époque mythique où les Aborigènes situent tous leurs mythes de création – ndt).

Chaque colline, vallée, rivière, bête ou plante avait été placée dans le paysage pour l'usage de leur peuple. L'idée de gens venant de l'autre bout de l'océan pour, tout simplement, prendre leur terre, était inconcevable; et les Australiens mirent long à commencer de voir la réalité de leur nouvelle position. Quand ils l'eurent enfin saisie, la résistance crût et (...) certaines personnes se dressèrent courageusement contre l'invasion et la puissance militaire des Européens.

(...) La doctrine de la **terra nullius** signifiait, littéralement, qu'il n'y avait personne sur le continent. Les Non-Aborigènes ont souvent de la peine à comprendre le lien traditionnel entre la terre et son peuple. Le concept de propriété du sol, selon le modèle occidental, était simplement au-delà de la compréhension des Australiens originaux.

En Europe, pendant que les hommes développaient leur civilisation, des cavernes jusqu'aux cathédrales, ils laissèrent à l'admiration des générations futures des preuves claires de leurs accomplissements. En Australie, la terre elle-même est la cathédrale, et l'adoration n'est nulle part confinée entre quatre murs. Chaque pas est une prière et chaque forme dessinée dans le paysage – comme chaque être qui s'y meut – y fut placée spécifiquement pour que les hommes l'utilisent et en prennent soin. Et les êtres mythiques indiquèrent très clairement la responsabilité des humains sur la préservation et l'entretien de leur environnement. Leur succès dans ce soin de leur monde, et la si longue pérennité de leur culture, s'attirent maintenant du monde entier le respect qu'ils méritent.

(...) Le passé est chose révolue. L'histoire de notre dépossession est triste et navrante, mais bien des histoires du Temps des Rêves sont également tragiques. Ce qui importe, est le défi que nous lance le futur; et l'acceptation du passé est le premier pas vers un futur positif.

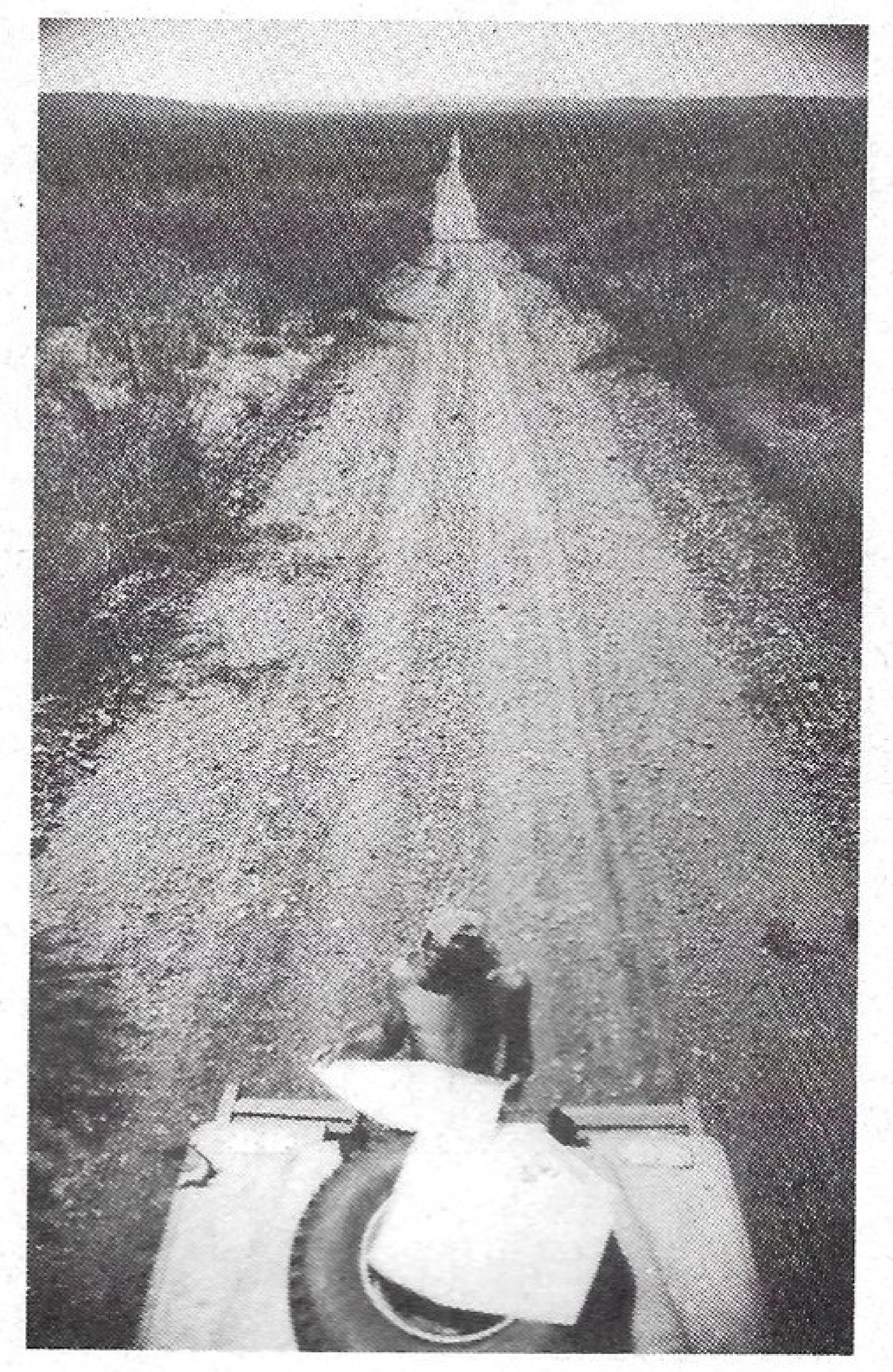
L'Australie est maintenant un mélange de nombreuses nations (quoique moins nombreuses qu'aux temps traditionnels[2]) et la terre est elle-même l'ultime pouvoir. Aucun peuple ne détient un droit exclusif à se sentir une affinité avec ce paysage immémorial. (...)

Une anthropologie perverse

La «découverte» de l'Australie par les Néerlandais, les Portugais, les Espagnols, et finalement les Britanniques, fournit aux darwinistes sociaux des chances inespérées de tester leurs théories, notamment sur la taille et la forme du crâne. Cette forme subtile et académique du racisme a persisté plus longtemps qu'on ne l'admet généralement, influençant l'interprétation des découvertes archéologiques et l'évaluation des besoins et des chances des Aborigènes. Des «scientifiques» européens m'ont personnellement demandé s'ils pouvaient mesurer la taille de ma tête...

Aussi tard que 1902, la première année du fragile parlement austra-

Le bush à perte de vue, Australie centrale



lien, il fut prétendu qu'on n'avait absolument aucune preuve que les Aborigènes australiens fussent des êtres humains. Les attitudes ont heureusement changé depuis ce temps-là, mais le racisme a perduré sous des formes plus subtiles, notamment quand il s'est agi d'étendre aux Aborigènes le droit à l'éducation. Bien des gens, qui s'affirmaient avec véhémence non racistes, n'en prétendirent pas moins que les Aborigènes étaient un merveilleux et noble peuple du désert, mais simplement inadaptés à une éducation académique.

Les succès des sportifs aborigènes, hommes et femmes, ont donné à leur peuple une meilleure perception de leur propre valeur. (...) (Nombre d'entre eux) se sont gagné un large respect par leurs talents. Même en sport cependant, la route a été pleine d'aspérités. Au dix-neuvième siècle, les athlètes aborigènes excellaient tant qu'ils furent exclus (par les administrateurs blancs) chaque fois que ce leur fut possible. Au Queensland (autre Etat australien – ndt), l'Association d'Athlétisme Amateur, ayant échoué à exclure les Aborigènes de ses rangs pour déficience mentale, déclara finalement que tous les Aborigènes étaient des «professionnels permanents», les excluant ainsi du sport amateur.

Le voyage que vous propose ce livre se déroule sur plusieurs niveaux et j'espère que le lecteur en sera enrichi. Tout au long de la route, vous aurez à respecter ce pays souvent rude et sans pardon, à entrer bien préparés dans ses régions reculées. La musique du paysage vous émouvra, et vous pouvez choisir votre propre musique pour vous y accompagner, qu'elle soit aborigène, moderne ou classique.

Personnellement, je suggèrerais Mozart.

Burnum Burnum

Photo: J.-D. Renaud

---

1) «Burnum Burnum's Aboriginal Australia – A Traveller's Guide». Ed. Angus & Robertson, North Ryde (NSW) et Londres (GB), 1988.

2) Il y avait autrefois quelque 700 nations Aborigènes, parlant presqu'autant de langues et dialectes, souvent aussi incompréhensibles entre elles que français et polonais, par exemple – ndt.

(Les intertitres sont de la rédaction)

DIS!...
TU M'ÉCOUTES?



Un gosse de la rue, 12 ans, d'une ville africaine, vient se faire soigner en Europe, ses jambes écrasées par un camion.

Lorsqu'on lui demande ses premières impressions sur l'Europe, il dit:

– Il y a trop, trop... Il faut tout brûler!

– Pourquoi?

– Parce que, quand on a rien, on pense à Dieu!



Cette parole d'enfant nous est transmise par frère Jacques Wilhelm à Dodoma, en Tanzanie.

JAB

Rédaction:
Av. Juste-Olivier 11
CH-1006 Lausanne
CCP 10-10580 - 2

EIRENE
Service chrétien international pour la paix
Comité suisse
CP 2262
CH-2302 La Chaux-de-Fonds
CCP 23-5046 - 2

FSF
Frères sans frontières
Case postale 26
CH-1700 Fribourg 2
CCP 17-7786 - 4

GVOM
«La Joliette»
Chemin des Bolets
CH-2013 Colombier
CCP 10-20968 - 7

Changement d'adresse: prière de l'annoncer directement au Mouvement concerné

INTERROGATION parait huit fois par année.
Il est adressé aux membres de nos organismes selon les statuts

Impression / composition: Imprimerie Glasson SA - Rue de la Léchère 10
CH-1630 Bulle